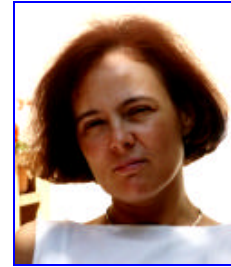


Marie Vrinat-Nikolov



LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES / LITTÉRATURE NATIONALE : LA RENAISSANCE BULGARE ET LES DÉBATS AUTOUR DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE

La Renaissance nationale bulgare (1762-1878) est une période cruciale, tant du point de vue de l'histoire de la Bulgarie, de sa littérature que de l'histoire de la traduction en Europe. C'est le moment d'une prise de conscience culturelle et ethnique et d'une volonté de rapprochement avec l'Europe, portées par la foi caractéristique des Lumières en l'instruction et en la raison, pour le progrès et la civilisation. Ce mouvement devait aboutir à l'autonomie religieuse d'abord, en 1870, puis, à l'issue de la guerre russo-turque, à la libération de la Bulgarie en 1878 d'une domination ottomane de cinq siècles.

L'annexion des territoires bulgares à l'empire ottoman, en 1396, a eu pour effet de priver de ses élites la littérature - d'inspiration religieuse et la première de langue slave - et de freiner son développement. Si l'on excepte des épopées populaires et les *damaskini*, recueils de textes au contenu varié qui devaient préparer la transition vers une littérature profane¹, c'est plutôt un vide qui caractérise les lettres de ce pays isolé des grands mouvements culturels européens jusqu'à la Renaissance nationale.

L'une des spécificités culturelles de cette période foisonnante est le rôle à la fois compensateur et formateur (les critiques parlent de "laboratoire expérimental") joué par la traduction d'œuvres étrangères, surtout à partir de 1840 : elle compense la pauvreté en œuvres originales, forme le goût du public, crée en lui le désir de lire, l'habitue à d'autres formes et thèmes littéraires, éveille sa curiosité à l'égard de l'étranger, enfin elle permet aux auteurs de "se faire la main", avant de donner naissance aux premières œuvres écrites en bulgare.

Je m'intéresserai particulièrement, dans cet exposé, aux grands débats sur la traduction, animés autour de 1870 par la seconde génération d'hommes de lettres de la Renaissance nationale, formés pour la plupart dans l'émigration (Russie mais aussi Valachie), au rôle de la traduction dans la formation d'une culture en pleine re-création, aux modes de traduire de l'époque, souvent en contradiction avec les idées prônées, et montrerai brièvement leurs affinités ou leur originalité par rapport à ce qui s'est passé dans d'autres cultures.

¹ Ainsi nommés car, à l'origine, ces textes étaient des traductions en bulgare des œuvres du prédicateur Damaskin le Stoudite.

Dans un article devenu célèbre sur "Les écrivains européens classiques en langue bulgare et l'utilité d'apprendre leurs œuvres", Necho Bontchev développe l'idée que la littérature d'un peuple est le miroir de son image culturelle et qu'au fondement de la littérature se trouve la connaissance de soi d'un peuple. Or, pour lui, cette nécessaire conscience de soi passe par l'épreuve de l'étranger, c'est-à-dire par la connaissance du chemin parcouru par d'autres peuples : "*Et ainsi, nous avons besoin d'examiner avec attention tout le long chemin parcouru par les autres peuples. Lorsque nous le connaissons, alors il nous sera aisé de nous connaître nous-mêmes ainsi que la nouvelle vie culturelle qui nous attend. (...) A l'heure actuelle, ce sont des étrangers qui sont nos guides. Mais cela ne doit pas nous effrayer. Il en a été ainsi avec chaque peuple au début.(...) De même que la flamme d'une bougie se propage à beaucoup d'autres bougies, de même cette étincelle spirituelle s'est communiquée d'un peuple à l'autre*²."

Cette volonté d'intensifier les relations culturelles avec le reste de l'Europe (notamment Russie, France et Allemagne) est, d'après le critique Nikolaï Aretov, ce qui caractérise la renaissance nationale bulgare : "A la fin du XVIIIe et au début du XIXe, la réception consciente de valeurs prestigieuses extérieures s'accroît considérablement. On peut dire que ce processus coïncide avec la période de la Renaissance nationale ; d'un certain point de vue, même, on peut définir la Renaissance nationale comme étant justement le moment où s'intensifie la réception de valeurs extérieures³". Ou encore, selon Nadejda Andreeva, spécialiste de la réception de la littérature allemande, "la culture bulgare de la Renaissance nationale trouve sa propre identité en découvrant ses liens avec le passé et le monde qui sont pour elle deux espaces incommensurables⁴".

Dans ce processus, la traduction est naturellement appelée à jouer un rôle central, non seulement en tant que médiation entre les cultures mais aussi comme laboratoire expérimental où se forment écrivains et lecteurs, comme en témoigne le développement de la prose originale et de la prose traduite au XVIIIe siècle⁵ : durant les premières décennies, la prose traduite "cohabite" avec une prose nationale aux formes anciennes (folklore, *damaskini*, littérature religieuse, etc.) ; peu à peu, la prose traduite devient le centre de la vie littéraire et relègue la littérature nationale au second plan. A partir de 1845/50, on voit apparaître une poésie originale, tandis que le théâtre se développe considérablement, à partir d'œuvres traduites dans un premier temps. C'est des années 60 que datent les premières œuvres en prose écrites en bulgare, qui restreignent peu à peu l'importance de la prose traduite. Après les années d'intense adaptation (ou "bulgarisation"), entre 1850 et 1860, la traduction finit par acquérir la place qu'elle a aujourd'hui.

² Necho Bontchev, *Satchinenia*, Sofia, balgarski pisatel, 1983, p. 116.

³ Nikolaï Aretov, *Balgarskoto Vazrajdanie i Evropa*, Sofia, Kralica Mab, 1995, p. 8.

⁴ Nadejda Andreeva, *Nemskata literatura v Balgarija prez Vazrajdaneto*, Sofia, Kralica Mab, 2001, p. 16.

⁵ Je reprends les conclusions de Nikolaï Aretov dans son ouvrage *Prevodnata beletristika ot parvata polovina na 19 v.*, Sofia, univ. izd. Kliment Oxridski, 1990, p. 233/235.

Si la plupart des hommes de lettres des années 70 ont des opinions analogues sur l'indigence de la littérature contemporaine, les débats concernant les enjeux de la traduction - choix des œuvres à traduire, orientation de la littérature, respect du texte et de l'auteur traduits, adaptation (bulgarisation) - s'expriment différemment selon la personne du traducteur (le plus souvent écrivain et critique en même temps), son parcours et sa formation (en exil ou dans l'empire ottoman), ses convictions politiques. Dans le cadre de cette communication, je m'arrêterai plus en détail sur les écrits de quatre d'entre eux : Petko Slaveïkov, Liouben Karavelov, Necho Bontchev et Khristo Botev.

Collaborateur à *La Revue périodique* de la Société des Lettres bulgares, "ancêtre" de la future Académie des Sciences, Necho Bontchev dresse un bilan négatif de l'état des lettres bulgares de son temps : il déplore l'anarchie qui règne et qui va à l'encontre des objectifs éducatifs de l'élite intellectuelle. La plupart des œuvres publiées sont de seconde main et, selon lui, parfaitement inutiles : *"Examinez avec attention le royaume aveugle de nos lettres où occupent la place d'honneur un Robinson abrégé et un Robinson simple, Deux contes sur les femmes célèbres, Trois contes pour les enfants, Discours instructifs des philosophes anciens, Exemples historiques, (...), examinez avec attention, vous dis-je, cette farandole noire et diabolique et répondez-moi : est-ce avec des livres de ce genre qu'un peuple s'instruit ??...(...) Nous l'avons examinée, cher lecteur, et crois-nous, parmi plus de cent livres, on n'en compte que cinq, tout au plus dix, qui font l'affaire ; le reste n'est qu'ordure à brûler."*⁶

Liouben Karavelov dresse un même constat sévère d'indigence auquel s'ajoute un regret : la quasi-absence d'œuvres originales (regret qui rappelle dans ses termes celui d'un Du Bellay ou d'un Chapelain exhortant fin XVIe / début XVIIe siècle en France à dépasser la traduction et à créer) : *"A l'heure actuelle, la littérature bulgare n'existe pas encore – dit M. Pipin – ou bien elle commence à peine de vivre."* Et de fait, nous, Bulgares, de tous les peuples d'Europe, nous sommes restés le plus en arrière, si l'on excepte les Albanais, les Karakatchans, les Tsiganes et les Samoyèdes. Nous n'avons pas encore de littérature propre ; nous n'avons même pas encore cinq livres susceptibles de passer la critique ; nous n'avons même pas trois livres originaux, c'est-à-dire susceptibles d'être qualifiés d'œuvres bulgares ou de littérature bulgare ; enfin, nous ne savons même pas ce qu'est la littérature et quelle doit être la nôtre⁷. Il n'est pas inintéressant de noter qu'à l'époque de la Renaissance nationale, avant que la littérature ne se soit encore constituée avec les genres communs à toute l'Europe, les hommes de lettres emploient les termes de *knijnina* ou de *knijevnost*, réservant celui, "moderne", de *literatura* pour les littératures occidentales et russe.

Parmi les débats sur la traduction qui agitent les esprits de l'époque, la question centrale est : "qui et que traduire ?", le maître-mot, dans la réponse, étant "utilité". Si certains, tels que Raïko Jinzifov, s'orientent avant tout vers le monde slave, la plupart de ses contemporains s'accordent à vouloir faire connaître aux lecteurs bulgares les œuvres des littératures européennes. Necho Bontchev, qui a fait ses études à l'université de Moscou et a enseigné le grec dans un collège moscovite, recommande de "puiser à la source", où l'eau est la plus pure, aussi bien dans son article déjà cité sur les écrivains classiques européens que dans une lettre adressée à son ami et collègue

⁶ Necho Bontchev, *op. cit.*, p. 118.

⁷ Liouben Karavelov, "Nachata knijevnost", *Svoboda*, g.I, br. 5, 6, 7, déc. 1869.

Marin Drinov, où il lui annonce l'envoi d'une partie de sa traduction des *Brigands* de Schiller : *"J'ai aussi le désir très fort de faire connaître Gogol au public bulgare et je choisis en premier lieu "Boulba", comme je te l'ai dit. Tu prétends que cela peut attendre mais je pense que de telles œuvres, choisies parmi les belles lettres des peuples instruits, peuvent fortement développer la passion de la lecture, ce qui est très important dans un premier temps. Elles sont de plus instructives et insufflent l'émulation (...) Il est du devoir de chacun d'opérer un choix sévère, vu nos pauvres moyens, et il faut pour ce faire chasser tout ce qui n'est pas d'une utilité directe et sensible*⁸. " Dans une lettre envoyée à Vassil Droumev (auteur de l'une des premières nouvelles écrites en bulgare, dans les années 60), il développe l'idée que "mieux vaut le bel étranger que ce qui est à nous mais encore immature", pour forger le goût et les critères du public et lui donner envie de lire, former par l'exemple les jeunes écrivains, à une époque cruciale où la langue littéraire s'affine et se "normalise" (et l'on rejoint de nouveau, dans un contexte différent, les débats des XVIe et XVIIe siècles français et l'apologie de l'imitation des Anciens pour acquérir le beau style). Il faut donc savoir faire sien, s'assimiler ce que les littératures étrangères ont de plus beau.

Ces idées ne sont pas forcément partagées : Stefan Bobtchev, de Constantinople, réagit vertement, d'un point de vue plus pragmatique et utilitaire, en défendant les romans sentimentaux et populaires très en vogue à l'époque: *"Nous reconnaissons, en effet, que la majeure partie de ces éditions méritent l'appellation de "farandole noire et diabolique", comme les appelle Monsieur Bontchev, jeune homme de lettres bulgare. Mais nous ne partageons pas son avis, selon lequel des livres du genre de Stanka, la pauvre perdue ou Robinson sont inutiles pour la communauté actuelle de nos lecteurs. Bien au contraire, nous pouvons l'assurer que de tels livres, bien que ne faisant pas partie des auteurs classiques qu'il recommande au premier chef, ont été et sont encore d'une plus grande utilité, nous osons l'ajouter, que ses Brigands de Schiller*⁹". Conception qu'il développe également dans son introduction à la traduction qu'il a faite d'une *Vie de Benjamin Franklin*, écrite en français par un certain Minier.

Liouben Karavelov et Khristo Botev, tous deux formés en Russie, sont d'avis que la littérature étrangère n'est pas forcément transposable parmi les Bulgares, ce dernier affirmant même : *" l'utilité et la valeur instructive des romans sont relatives et dépendent des différents peuples. Pour le peuple français, il est possible que soient « utiles et édifiants » même les romans de Paul de Kock, tandis que pour nous, même le Faust de Goethe sera dépourvu de sens. Les romans, nouvelles, récits et, de manière générale, les œuvres purement littéraires doivent être adaptées, ou pour être plus exact, elles doivent correspondre aux aspirations et au caractère du peuple dans la langue duquel elles sont écrites ou traduites. Sur cette base, ce qui est utile pour nous, pour le moment, ce sont des œuvres littéraires qui correspondent à nos besoins et à nos aspirations et qui ont un caractère contemporain et universel. En ce sens, ce qui peut nous être profitable, c'est la littérature des peuples qui ont été ou qui sont encore dans la même situation que nous*¹⁰". Aux classiques, il oppose donc ce qui est

⁸ Necho Bontchev, *op. cit.*, p. 350.

⁹ Cité par Nikolaï Aretov, "Kriticheski strategii v/kam vazrojdenskata literatura", *Ezik i literatura*, 1998, N° 5-6, p. 55-63.

¹⁰ Khristo Botev, *Znamé*, g.I, br. 12, mars 1875.

moderne et universel, aux écrivains européens, les peuples qui sont dans la même situation que les Bulgares.

Liouben Karavelov insiste davantage sur la nécessité de montrer l'homme, de lui inculquer science et savoir pour le faire progresser, ce en quoi il se montre très proche de l'esprit positiviste et rationaliste des Lumières : "*Nous avons besoin aujourd'hui de la science, une science positive, une science vive, une science humaine. (...) Sans aucun doute, le chemin de la civilisation est aussi celui de notre développement, du développement du peuple bulgare, aussi nos guides et écrivains doivent mobiliser tous leurs moyens pour répandre le savoir dans tout le monde bulgare*¹¹." Il prône par ailleurs un réalisme qui annonce ce que sera la future littérature bulgare à ses débuts.

Quant à Petko Slaveïkov, homme de "l'intérieur" et non de l'exil, il reconnaît lui aussi le rôle compensateur des traductions, en l'absence d'œuvres originales, et formateur pour le public et les écrivains.

L'autre grande question de l'époque concerne, bien entendu, le mode de traduire et en tout premier lieu le problème de l'adaptation (ou "bulgarisation", selon le terme consacré) car, au nom de ce qui est utile et profitable au peuple bulgare, on ne juge pas indispensable de mentionner les noms de l'auteur et du traducteur (toutefois mieux loti), on traduit par le truchement de plusieurs langues (ainsi Ivan Bogorov, traduisant en 1849 *Robinson Crusoe* à partir de la traduction en grec d'une version allemande de l'œuvre, ou Khristaki Pavlovitch traduisant *L'enfant perdu* de C. von Schmid à partir de la traduction en grec de la traduction en français de l'original allemand ! Ce dernier exemple est d'ailleurs un cas rare où le traducteur indique les langues intermédiaires). Cette pratique - qui n'est pas sans rappeler la situation dans l'Allemagne des XVII-XVIIIe siècles, où, pour rattraper le retard par rapport à la Renaissance italienne, française et anglaise, il y a pléthore de traductions, d'imitations et d'adaptations préparant une production originale - est condamnée par la plupart des hommes de lettres, au nom de ce qu'on appelle aujourd'hui l'éthique du traducteur. Botev déclare que "le vol littéraire est plus dangereux que le vol ordinaire" : il vise directement Ljuben Karavelov qui publie neuf poèmes de Heine, dont cinq sans indiquer le nom de l'auteur (Heine n'a décidément pas de chance à cette époque, puisque Petko Slaveïkov en fait de même avec un autre de ses poèmes, ce que son fils, l'écrivain Pentcho Slaveïkov, devait d'ailleurs commenter). Ce qui est étrange, c'est que Karavelov est sans doute l'un des auteurs qui s'exprime le plus en faveur d'une éthique en fustigeant fermement le vol littéraire qu'il qualifie à plusieurs reprises de "charlatanerie". Comment expliquer cette contradiction entre ce qu'il prône et sa propre pratique ? Les critiques Dotcho Lekov et Nadejda Andreeva nous en donnent deux interprétations différentes mais aussi peu convaincantes l'une que l'autre¹²... On trouve, chez Karavelov, une exigence de fidélité et de respect par rapport au texte et à l'auteur d'origine qui sera reprise et développée plus tard : "*Si vous n'êtes pas en mesure de créer, alors, traduisez au moins, mais traduisez comme il faut traduire, sinon c'est une honte. Lorsque vous jugez que telle ou telle œuvre est utile au peuple bulgare, traduisez-la, mais alors littéralement, c'est-à-dire sans rien enlever ni ajouter ; et s'il se trouve dans le livre des idées qui vous semblent fausses ou incompréhensibles pour*

¹¹ Liouben Karavelov, *ibid.*

¹² Nadejda Andreeva, *op. cit.*, p. 229/230. ; Dotcho Lekov, *Balgarska vazrojdenska literatura*, t.I, Sofia, Nauka I izkustvo, 1988, p. 145.

*les Bulgares, alors vous pouvez écrire vos remarques en bas de page ; mais vous n'avez absolument pas le droit d'adapter les œuvres d'autrui et de leur donner un autre caractère. Dans chaque traduction, le nom de l'auteur doit occuper la place principale, ensuite celui du traducteur. Quant à notre habitude de bulgariser un livre sans mentionner de qui il est, c'est de la pure charlatanerie, du pur brigandage*¹³."

Petko Slaveïkov exprime une idée singulière : il commente ironiquement (rejoignant en cela Bontchev) le mauvais poème ajouté librement par Todor Chichkov à son adaptation du *Bélisaire* de Trautzchen (lui-même inspiré de Marmontel), et prétend que si les comédies ont avantage à être adaptées, il n'en va pas de même des drames "surtout lorsque leur adaptateur n'est pas au niveau de leur auteur". D'autre part, au sujet de la bulgarisation de *La Pauvre Liza* de Karamzin, devenue *L'infortunée Cvetana* chez Yoakim Grouev, il blâme la transposition des référents culturels (noms propres et géographiques, *realia*, etc.)... pour proposer une bulgarisation plus poussée (en l'occurrence, au nom de la morale bulgare différente de la française).

A cette époque de formation d'une langue littéraire, on voit apparaître également des critères linguistiques, l'exigence d'une langue claire, compréhensible, moderne, qui sache s'écarter de l'emprise du slavon, du grec et du russe. Critère qui pousse Botev à critiquer la traduction de *Tarass Boulba* faite par Bontchev, à cause de sa langue "non travaillée, non émondée et farcie de russismes". Pourtant, cette même traduction est louée par l'écrivain Vassil Droumev... au nom de critères linguistiques : "*La traduction du "Tarass" est très bonne, si bonne que je me demande comment il est possible que vous maîtrisiez si bien le bulgare ; je vous envie et m'en veux moi-même de ne pouvoir écrire si bien en bulgare*"¹⁴.

Je me permettrai de m'arrêter un peu plus en détail sur les écrits de Bontchev car il est considéré à juste titre comme le premier critique de la traduction en Bulgarie, et la critique qu'il nous a laissée de la traduction de l'Iliade par Grigor Parlitchev est un modèle du genre... qui n'est pas sans rappeler, en moins étoffé, le discours prononcé à l'Académie française par Bachet de Méziriac en 1635, dans lequel celui-ci décortiquait et critiquait la traduction ô combien populaire faite par Amyot des œuvres de Plutarque, dénonçant les procédés d'embellissement, les ajouts et erreurs propres à la génération des traducteurs des "belles infidèles" (auxquelles s'apparentent, toutes proportions gardées, les adaptations bulgarisées de la Renaissance nationale). Plus exactement, si l'on compare l'argumentation de Bontchev aux affirmations quelque peu lapidaires de Botev, on ne peut que souscrire à l'avis du critique Simeon Khadjikossev qui voit en Bontchev le fondateur de l'analyse critique de la traduction et en Botev celui de la note critique¹⁵.

Je soulignerai tout d'abord sa modestie qui lui fait reconnaître, dans une lettre adressée à Vassil Stoyanov, ses incohérences orthographiques, propres à la plupart des écrivains et traducteurs de l'époque. Il confie également à Vassil Droumev et à Marin Drinov les difficultés qu'il a rencontrées en traduisant *Tarass Boulba* et *Les Brigands*, l'éternel dilemme du traducteur confronté au respect de la source et au souci de la cible : "*Ce qui est difficile, c'est qu'il faut d'une part ne pas rabaisser la hauteur des vérités*

¹³ Liouben Karavelov, *Svoboda*, g.II, br. 3,4, janvier 1871.

¹⁴ Vassil Droumev, "Lettre à Necho Bontchev", 10.01.1873.

¹⁵ Simeon Khadjikossev, *Klassitchesko, t.e. savremenko*, Sofia, univ. izd. Kliment Okhridski, 1994, p. 15.

scientifiques tout en se demandant constamment si les lecteurs vous comprendront."
Ou encore : *"Vois ce qui a été mon tourment : d'une part conserver la force de l'original, de l'autre, ne pas estropier notre langue."*

C'est avec la même modestie qu'il prie le lecteur de bien vouloir excuser la témérité avec laquelle il ose proposer sa propre traduction du début de *l'Illiade*, afin de démontrer, vers par vers, les erreurs commises par Grigor Parlitchev dans la sienne. Réfutant l'affirmation de Marko Balabanov, rédacteur en chef de la revue *Tchitalichté*, qui publie cette traduction et la recommande vivement car, dit-il, "elle fera date", Bontchev réplique : *"M. Parlitchev n'a pas traduit Homère, il l'a proposé aux Bulgares après l'avoir tondu, complété et embelli à son goût, ce que ne s'est permis de faire aucun traducteur européen connu"*¹⁶. Et d'argumenter et de démontrer. Par des critères quantitatifs : là où dans le texte d'Homère on trouve 225 hexamètres, soit environ 3825 pieds, il ne reste plus que 148 décasyllabes, soit environ 1430 pieds ; ainsi, toute la querelle opposant Achille et Agamemnon se trouve à la fois considérablement amputée et embellie. Critères linguistiques : la traduction est farcie de mots archaïques et étrangers, la ponctuation est anarchique. Critères métriques : le rythme adopté est arbitraire et s'inspire plutôt des ballades populaires bulgares.

La critique est sans appel ... Parlitchev préféra brûler sa traduction !

"La traduction a, en règle générale, précédé la création littéraire autonome, elle a été la grande accoucheuse des littératures", écrivait Edmond Cary. La question du – ou plutôt des – modes du traduire est essentielle si l'on veut mieux comprendre les fondements sur lesquels s'établit la nouvelle littérature bulgare dans les dernières décennies de la Renaissance nationale. Car les œuvres étrangères traduites, compensant dans un premier temps l'absence de véritable littérature nationale, permettent le passages de formes littéraires dépassées à de nouveaux genres synchronisés avec les littératures européennes. Une perspective diachronique nous invite à la prudence et, plutôt que de les condamner, à considérer l'adaptation et la bulgarisation - bref un mode de traduire qui nous semble aujourd'hui bien peu respectueux de l'auteur et du texte traduits – comme une étape constructive, un formidable laboratoire expérimental, également formateur pour le public et pour les écrivains-traducteurs-critiques, comme ce fut le cas dans la France des XVI^e et XVII^e siècles ou dans l'Allemagne pré-classique : ils y ont trouvé non seulement une langue, des thèmes et des genres nouveaux mais également matière à débats, à critique et à réflexion, ouvrant largement la voie à la génération suivante qui devait aller plus loin dans la revendication de critères esthétiques et traductifs exigeants, rejetant l'utilitarisme de leurs aînés pour passer d'une littérature de combat aux "rêves d'un poète moderne" (Pentcho Slaveïkov, digne continuateur de son père Petko Slaveïkov). Rêve d'une "littérature pour la littérature", exaltant l'individu dans ce qu'il a d'universel, la liberté du créateur, le rapprochement de la littérature bulgare des littératures européennes.

¹⁶ Nešo Bonèev, *op. cit.*, p. 95/96.

Source : Marie Vrinat-Nikolov, Université Nouvelle de Bulgarie, Sofia. Texte qui sera lu au Congrès international des slavistes, juillet 2003, à Ljubljana.